



„PROTECTION DES ANIMAUX EN FINLANDE“

(SUPPLÉMENT AU JOURNAL „FINLANDS DJURSKYDD“)

ÉDITEUR
EVA LJUNGBERG
POUR LA REDACTION
CONSTANCE ULLNER

SIRI BRANDER
(SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION)

HELSINGFORS, 1916

A nos lecteurs.

Le journal «Finlands Djurskydd» qui nouvellement a commencé sa 23:ième année, a eu l'honneur de trouver une noble protectrice qui désire voir le journal paraître en français. C'est un grand plaisir pour la rédaction d'avoir été mise en état d'accomplir le souhait de cette bonne amie des animaux.

Helsingfors en février 1916.

Constance Ullner.

HELSINGFORS, 1916

IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ DE LITTÉRATURE FINNOISE

Manque de sentiment de responsabilité.

Il y a vingt trois années depuis que le journal «Finlands Djurskydd» paraît. Pendant tout ce temps son premier but a été d'éveiller un plus grand sentiment de responsabilité chez les propriétaires d'animaux. Pour atteindre ce but il a été nécessaire de choisir plusieurs moyens, car le caractère et le développement moral des personnes sur lesquelles il fallait influencer sont bien différents.

L'ennemi le plus entêté qu'il fallait essayer de vaincre a été l'égoïsme, le désir de gagner de l'argent, un sentiment par lequel l'homme se laisse le plus souvent guider. C'est par exemple en vain qu'on fait tout pour persuader les hommes de ce qu'ils commettent un crime moral en gardant dans les étables pendant nos longs hivers des vaches, pour lesquelles il y a trop peu de foin et qui vont souffrir de faim. C'est le même cas avec l'habitude de nourrir trop les vaches pendant le temps qu'elles donnent beaucoup du lait et de les laisser souffrir de faim quand elles ne donnent plus du lait. Au plus haut degré blâmable est aussi l'habitude de faire souffrir les pauvres chevaux dans les forêts, où on les emploient pour le transport du bois, en les traitant souvent avec la plus grande cruauté. La main de la loi n'a que rarement l'occasion de les attrapper, car les forêts sont vastes et là, où il n'y a pas d'accusateur, il n'y a pas de juge. Le triste cas est que le sentiment de responsabilité envers les animaux n'est pas encore éveillé chez la nation finlandaise.

Que faire pour ranimer ce sentiment endormi, qui doit pourtant exister dans le coeur de chaque homme ? On doit éloigner les préjugés et essayer de persuader tout le monde que l'âme de l'animal a la même origine que le nôtre. Concernant l'éducation des enfants, il faut que la protection des animaux ne soit pas oubliée. La grande valeur morale de cette question sur le développement du caractère est partout reconnue et il faut que protection d'animaux soit introduite comme sujet d'enseignement dans chaque école. Pendant les leçons de religion, de zoologie, de géographie etc. les maîtres d'école trouveront bonne occasion d'en parler, s'ils ne veulent pas réserver des leçons privées pour ce sujet, ce qui serait certainement à préférer.

Quelqu'un veut peut-être prétendre que protection d'animaux est une question du coeur et que ce sont surtout les mères qui doivent intéresser leurs enfants pour ce sujet. Cela serait sans doute un grand avantage, mais il faut observer qu'il existe une quantité de familles où on ne comprend guère la signification de la question protectrice des animaux et où notre sentiment de justice envers tout être vivant n'est pas même connu. Mais celui qui possède la jeunesse, possède l'avenir. Voilà pourquoi il faut commencer par l'enfant et pour l'avancement de notre question c'est avant tout à désirer qu'elle entre dans le programme des écoles. C'est seulement par ce chemin qu'il sera possible à vaincre le manque de responsabilité, quand il s'agit du traitement des animaux.

Une mauvaise habitude, dont il faut aussi parler, est qu'on se procure des animaux qu'on n'a ni pouvoir, ni envie de soigner consciencieusement. On voit souvent des pauvres chiens et des chats égarés ; les personnes qui les ont possédés sont démenagées en laissant leurs anciens favoris sans abri. C'est aussi bien blâmable de laisser sans conscience naître une quantité de petits chats et de petits chiens, sans se demander quel sera

leur sort un jour. *L'homme est toujours responsable de l'animal qu'il se procure.* Voilà une vérité qui devrait être reconnue de tout le monde. Cela serait une grande bénédiction pour le bien des pauvres animaux, mais aussi pour le développement moral des hommes. Protection d'animaux n'est dans ses conséquences rien d'autre chose que protection d'hommes.

CONSTANCE ULLNER.

Le public et la protection des animaux.

«Que font en général les sociétés protectrices des animaux»? Voilà une question qu'on entend souvent! En réponse nous n'avons qu'à indiquer aux rapports annuels des sociétés. A plus forte raison nous pouvons demander: »de quelle manière le public soutient-il les sociétés protectrices des animaux dans leur travail souvent difficile?»

Il faut pourtant avouer qu'on a commencé de plus en plus à estimer et à faire attention à la protection des animaux. Il y a aussi dans notre pays des personnes qui ne regardent pas la protection des animaux comme un travail inférieur. Elles ont reconnu sa grande importance et par ce raison elles nous ont secouru par des donations et des legs. Grâce à ces personnes les sociétés se sont vues en état de continuer le travail.

Le public s'intéresse pourtant fort peu pour la question protectrice des animaux. On le voit clairement en parcourant les listes des membres des sociétés. En comparant ces listes avec celles que nous recevons de l'étranger, nous trouverons la comparaison très désavantageuse pour notre pays. A l'étranger où la protection des animaux est plus avancée et aussi estimée comme une question de grande importance sous le point de vue de l'économie nationale, on le regarde comme un devoir de secourir au travail pour le bien des animaux.

Par les listes des membres on voit aussi que l'intérêt pour la protection des animaux est moins à Helsingfors qu'en province. A Helsingfors trois sociétés sont en activité et ces sociétés n'ont ensemble *que 568 membres*, un fait qui est bien à regretter.

Concernant les sociétés protectrices des animaux pour les enfants nous pouvons constater que les membres inscrits ne sont que des élèves des écoles communales. Quelle est donc la cause que les élèves des lycées ne prennent pas part au travail pour les animaux? La cause en est probablement que les instituteurs manquent d'intérêt pour ce travail. Ils ne veulent pas reconnaître que la question protectrice des animaux a une grande influence sur le développement du caractère des enfants.

Avec regrets il faut aussi noter qu'il y a des personnes bien situées qui se retirent d'une société où elles ont été inscrites comme membres pendant plusieurs années. Quelle en est la cause? Croient-elles qu'elles ont accompli leur devoir comme membres dans la société protectrice des animaux? On s'étonne encore plus en rencontrant des personnes qualifiées de vraies amies des animaux, mais qui tout d'un coup disparaissent de la société en question. Où trouver la cause de ce fait? Si on a de l'intérêt et veut sacrifier son temps et son travail pour le succès d'une idée, c'est incompréhensible qu'on peut soudainement se montrer complètement indifférent pour tout ce qui la regarde. En ce cas on se dit tout naturellement que la cause de l'intérêt montré n'a été qu'un essai d'employer le travail pour la protection des animaux comme un moyen d'acquérir une situation sociale plus remarquée — impossible à atteindre par un autre chemin.

C'est pourtant avec reconnaissance que nous devons avouer qu'il existe plusieurs personnes, qui comprennent la signification de notre travail et qui vaudraient y prendre part, mais qui ne peuvent s'inscrire comme membres

à cause de la cotisation annuelle. Il serait pourtant d'une si grande valeur pour les sociétés d'avoir le soutien moral de ces personnes, qu'il serait peut-être bien de les engager à s'inscrire comme des membres passifs. La cotisation annuelle de la société protectrice des animaux «Svalan» à Copenhague n'est que de 50 öre et le résultat en est que cette société peut compter ses membres par milliers. Il ne serait non seulement plus favorable pour l'économie de nos sociétés, mais leur portera aussi un avantage moral. Les sociétés protectrices des animaux auront gagné une grande victoire le jour où elles pourront compter leurs membres par milliers et non par dizaines ou par centaines comme à présent.

SIRI BRANDER.

L'amour des bêtes.

Par Émile Zola.

Pourquoi la rencontre d'un chien perdu, dans une de nos rues tumultueuses, me donne-t-elle une secousse au coeur ?

Pourquoi la vue de cette bête, allant et venant, flairant le monde, effarée, visiblement désespérée de ne pas retrouver son maître, me cause-t-elle une pitié si pleine d'angoisse, qu'une telle rencontre me gâte absolument une promenade ?

Pourquoi, jusqu'au soir, jusqu'au lendemain, le souvenir de ce chien perdu me hante-t-il d'une sorte de désespérance, me revient-il sans cesse en un élanement de fraternelle compassion, dans le souci de savoir ce qu'il fait, où il est, si on l'a recueilli, s'il mange, s'il n'est pas à grelotter au coin de quelque borne ?

Pourquoi ai-je ainsi, au fond de ma mémoire, de grandes tristesses qui s'y réveillent parfois, des chiens sans maîtres, rencontrés il y a dix ans, il y a vingt

ans, et qui sont restés en moi comme la souffrance même du pauvre être qui ne peut parler et que son travail, dans nos villes, ne peut nourrir.

Pourquoi la souffrance d'une bête me bouleverse-t-elle ainsi? Pourquoi ne puis-je supporter l'idée qu'une bête souffre, au point de me relever la nuit, l'hiver, pour m'assurer que mon chat a bien sa tasse d'eau? Pourquoi toutes les bêtes de la création sont-elles mes petites parentes, pourquoi leur idée seule m'emplit-elle de miséricorde, de tolérance et de tendresse?

Pourquoi les bêtes sont-elles toutes de ma famille, comme les hommes, autant que les hommes?

Souvent, je me suis posé la question, et je crois bien que ni la physiologie, ni la psychologie n'y ont encore répondu d'une façon satisfaisante.

D'abord, il faudrait classer. Nous sommes légion, nous autres qui aimons les bêtes. Mais on doit compter aussi ceux qui les exècrent et ceux qui se désintéressent. De là, trois classes: les amis des bêtes, les ennemis, les indifférents. Une enquête serait nécessaire pour établir la proportion. Puis, il resterait à expliquer pourquoi on les aime, pourquoi on les hait, pourquoi on les néglige. Peut-être arriverait-on à trouver quelque loi générale. Je suis surpris que personne encore n'ait tenté ce travail, car je m'imagine, que le problème est lié à toutes sortes de questions graves, remuant en nous le fond même de notre humanité.

On a dit que les bêtes remplaçaient les enfants chez les vieilles filles à qui la dévotion ne suffit pas. Et cela n'est pas vrai, l'amour des bêtes persiste, ne cède pas devant l'amour maternel, quand celui-ci s'est éveillé chez la femme. Vingt fois j'ai vérifié le cas, des mères passionnées pour leurs enfants, et qui gardaient aux bêtes l'affection de leur jeunesse, aussi vive, aussi active. Cette affection est toute spéciale, elle n'est pas

entamée par les autres sentiments, et elle-même ne les entame pas. Rien ne saurait prouver d'une façon plus décisive qu'elle existe en soi, bien à part, qu'elle est distincte, qu'on peut l'avoir ou ne pas l'avoir, mais qu'elle est une manifestation totale de l'universel amour, et non une modification, une perversion d'un des modes particuliers d'aimer.

On aime Dieu, et c'est l'amour divin. On aime ses enfants, on aime ses parents, et c'est l'amour maternel, c'est l'amour filial. On aime la femme, et c'est l'amour, le souverain, l'éternel. On aime les bêtes, enfin, et c'est l'amour encore, un autre amour qui a ses conditions, ses nécessités, ces douleurs et ses joies. Ceux qui ne l'éprouvent pas, en plaisantent, s'en fâchent, le déclarent absurde, tout comme ceux qui n'aiment pas certaines femmes ne peuvent admettre que d'autres les aiment. Il est, ainsi que tous les grands sentiments, ridicule et délicieux, plein de démesure et de douceur, capable d'extravagances véritables, aussi bien que des plus sages, des plus solides volontés.

Qui donc l'étudiera? Qui donc dira jusqu'où vont ses racines dans notre être? Pour moi, lorsque je m'interroge, je crois bien que ma charité pour les bêtes est faite, comme je le disais, de ce qu'elles ne peuvent parler, expliquer leurs besoins, indiquer leurs maux. Une créature qui souffre et qui n'a aucun moyen de nous faire entendre comment et pourquoi elle souffre, n'est-ce pas affreux, n'est-ce pas angoissant? De là, cette continuelle veille où je suis près d'une bête, m'inquiétant de ce dont elle peut manquer, m'exagérant certainement la douleur dont elle peut être atteinte. C'est la nourrice près de l'enfant, qu'il faut qu'elle comprenne et soulage.

Mais cette charité n'est que de la pitié, et comment expliquer l'amour? La question reste entière, pourquoi la bête en santé, la bête qui n'a pas besoin de moi, demeure-t-elle à ce point mon amie, ma sœur, une

compagne que je recherche, que j'aime? Pourquoi cette affection chez moi, et pourquoi chez d'autres l'indifférence et même la haine?

Les bêtes n'ont pas encore de patrie, Il n'y a partout que des chiens qui souffrent quand on leur allonge des coups de canne. Alors, est-ce qu'on ne pourrait pas, de nation à nation, commencer par tomber d'accord sur l'amour qu'on doit aux bêtes? De cet amour universel des bêtes, par-dessus les frontières, peut-être en arriverait-on à l'universel amour des hommes. Les chiens du monde entier devenus frères, caressés en tous lieux avec la même tendresse, traités selon le même code de justice, réalisant le peuple unique des libertaires, en dehors de l'idée guerroyante et fratricide de patrie, n'est-ce pas là le rêve d'un acheminement vers la cité du bonheur futur? Des chiens internationaux que tous les peuples pourraient aimer et protéger, en qui tous les peuples pourraient communier, ah! grand Dieu! le bel exemple, et comme il serait désirable que l'humanité se mit dès aujourd'hui à cette école, dans l'espoir de l'entendre se dire plus tard que de telles lois ne sont pas faites uniquement pour les chiens!

Et cela simplement au nom de la souffrance, pour tuer la souffrance, l'abominable souffrance dont vit la nature et que l'humanité devrait s'efforcer de réduire le plus possible, d'une lutte continue, la seule lutte à laquelle il serait sage de s'entêter. Des lois qui empêcheraient les hommes d'être battus, qui leur assureraient le pain quotidien, qui les uniraient dans les vastes liens d'une société universelle de protection contre eux-mêmes, de façon à ce que la paix régnât enfin sur la terre. Et, comme pour les pauvres bêtes errantes, se mettre d'accord, tout modestement, à l'unique fin de ne pas recevoir des coups de canne et de moins souffrir.

La dernière visite.

(K. C.)

Malade, loin de sa patrie
bientôt il quittera la vie.
En rêve il revoit encore
sa ville natale en pleine aurore,
ses camarades, sa soeur, son frère,
sa bien — aimée, sa pauvre mère
les larmes aux yeux, les bras ouverts
Tout ce que pour lui est cher.

Et voilà une tête connue,
un camarade, très bienvenu.
Son cheval, qui n'a jamais eu peur,
qui le portait avec honneur
dans les combats. »Merci, ami,
maintenant tu vois, la guerre finie.
Nous retournons, il faut aller !
Personne ne peut nous séparer».

Il se voit montant à cheval
heureux comme dans un carnaval.
Il chante, sourit en sanglotant.
La mort s'approche tout doucement,
le prend. Le cheval n'en sait rien,
essaye de l'éveiller en vain.

CONSTANCE ULLNER.



La dernière visite.

(K. O.)

Le travail pour le bien des animaux.

Par le rapport annuel de la société «Djurvännerna» on voit que la société a fait des efforts énergiques pour continuer ses travaux quoique les temps soient très-durs.

Pour éveiller l'intérêt de la jeunesse on a distribué des prix aux élèves des écoles pour les meilleurs thèmes traitant la protection des animaux.

Pour inspirer les cochers et les charretiers de bien traiter leurs chevaux on donne chaque année quatre récompenses de 25 francs. La société a aussi essayé de soulager les souffrances des pauvres chevaux qui sont envoyés à la guerre en leur donnant une quantité de couvertures.

Une quantité de chevaux malades et maltraités ont été achetés et tués aux frais de la société.

Pour protéger les oiseaux de chant la société a engagé des personnes pour surveiller les parcs, les jardins et les cimetières de la ville. Une quantité de nids artificiels sont mis dans les arbres.

Plusieurs discours, concernant la question protectrice des animaux sont tenus chaque année à Helsingfors et en province par le secrétaire de la société, Mme Constance Ullner, qui aussi a eu la faveur de fonder plusieurs nouvelles sociétés protectrices des animaux.

Une quantité de brochures sont distribués parmi le peuple; entre autres un livre: «Les bêtes sauvages et l'homme» écrit par Rolf Palmgren qui a eu un grand succès. Cet auteur a aussi écrit un brochure sur le plaisir de la chasse. Il décrit avec grand talent les cruautés qui ont lieu pendant les chasses pour lesquelles il veut inspirer la répugnance du public. Il faut espérer qu'enfin cela lui réussira!

Comme un succès pour la société mérite d'être dit que la protection des animaux est reçue comme sujet

d'enseignement dans nos écoles de dimanche, dont il existe un très grand nombre dans notre pays.

Pour adoucir l'abbatage, la société a organisé des cours pour enseigner au peuple des méthodes plus humaines de tuer les animaux.

La société a pris soin des chiens égarés. Ils sont gardés trois jours dans la clinique des animaux. Si les propriétaires ne les ont pas repris dans ce temps, ils sont tués aux frais de la société.

Chaque année la société a célébré «le jour des animaux». Ce jour on essaie de procurer de l'argent pour le bien des animaux par des concerts, des bazars etc. On tient des discours et dans les églises les prêtres parlent du devoir de l'homme envers les animaux.

La société a reçu deux legs pendant l'année, c'est-à-dire 4,000 francs de mme Emilie Stenberg et 1,000 francs de mme A. Åhman.

La société protectrice des animaux à Helsingfors

(Djurskyddsföreningen i Helsingfors)

(K. C.)

est entré comme membre dans «L'Étoile rouge» alliance internationale des sociétés pour l'assistance des animaux sur les champs de batailles.

Sommaire : Manque de sentiment de responsabilité par Constance Ullner. Le public et la protection des animaux par Siri Brander. L'amour des bêtes par Emile Zola. La dernière visite (poème) par Constance Ullner. Le travail pour le bien des animaux.
